

prétendus hérétiques, l'Église lui eût élevé des autels. Comme il se déclara le zélé protecteur des eutychiens, les prêtres catholiques excitèrent contre lui une violente sédition à Constantinople et rappelèrent Zénon, qui accourut du fond de l'Isaurie pour rentrer dans la capitale. Basiliscus fut plongé, par ordre du vainqueur, dans une citerne avec sa femme et ses enfants, et tous condamnés à mourir de faim; les partisans du prince déchu furent traîtreusement assassinés, à l'exception de Marcien, un de ses frères, qui était parvenu à s'échapper. Ce prince, qui s'était réfugié à la cour de Théodoric le Louche, roi des Goths, avait obtenu de ce monarque et de Théodoric Lancule, roi des Ostrogoths, des secours en hommes et en argent pour chasser Zénon de Constantinople, lorsque malheureusement, à la veille d'entrer en campagne, il se vit arrêté par ordre de son protecteur et livré aux ambassadeurs de son ennemi. Marcien fut ramené en Grèce chargé de fers et enfermé dans un monastère, où il mourut empoisonné.

Délivré de toute inquiétude, l'empereur reprit son train de vie accoutumé, et sa cour devint une école où la corruption était enseignée par les princesses elles-mêmes. Vérine, l'impératrice mère, quoique fort âgée, avait conçu pour Illus, le général de ses gardes, une passion insensée qu'elle ne craignit point de lui avouer. Ce jeune seigneur, qui était déjà marié à une femme qu'il aimait, repoussa les avances de Vérine; et, pour échapper à sa vengeance, il quitta Constantinople et se jeta dans le parti du Syrien Léonce, qui avait levé l'étendard de la révolte. Leur résistance fut de courte durée; un capitaine grec nommé Jean marcha contre eux à la tête

d'une nombreuse armée, battit leurs troupes, et les contraignit eux-mêmes à se renfermer dans une forteresse, où ils furent pris et décapités après trois années de siège.

Zénon poursuivait toujours sa carrière de crimes et de débauches, lorsque enfin sa propre femme Ariadne résolut de se défaire de lui pour épouser un de ses amants nommé Anastase. Un soir que l'empereur s'était endormi dans un état d'ivresse, elle le plaça dans une bière et fit procéder aux cérémonies des funérailles. Le lendemain on le descendit dans les caveaux mortuaires, et malgré les hurlements qui partaient de son cercueil, personne ne vint délivrer le tyran. Telle fut la fin épouvantable de ce prince, qui expiait ainsi la mort de son fils!

Anastase lui succéda en épousant l'infâme Ariadne: son règne fut heureux pour les peuples; il supprima un grand nombre d'impôts onéreux dont les provinces étaient accablées, et se fit chérir de toute la nation par ses grandes vertus. L'histoire ecclésiastique le blâme de n'avoir pas été persécuteur, et l'a même accusé d'avoir fomenté dans l'Église cette fameuse division eutychienne, qui n'eut d'autres causes que l'ambition des évêques de Rome, la précipitation des prélats d'Orient dans la condamnation d'Eutychès, et une mauvaise foi du clergé des deux Églises. Après dix-sept années de règne, Anastase fut trouvé mort dans un souterrain du palais, sans qu'on ait jamais pu découvrir s'il avait été assassiné ou s'il avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante.

En Occident, l'empire s'affaiblissait; les passions haineuses des ecclésiastiques remplissaient les provinces de désordres,

sous le prétexte spécieux de religion, et préparaient le grand événement qui allait changer les destinées des Gaules.

Des hordes de barbares sortis des forêts de la Germanie commençaient à refouler les Romains vers l'Italie, et après un siècle et demi de luttes incessantes, elles formaient enfin dans le nord de la Gaule un établissement stable. Suivant la chronique du moine de Saint-Denis, le chef de ces barbares, que nous comptons pour le premier des rois franks, se nommait Pharamond et régna dix ans ; d'autres historiens regardent son existence comme très-problématique, et n'accordent quelque créance qu'aux faits racontés sur Clodion le Chevelu. Ce guerrier redoutable avait agrandi considérablement ses états du côté de la seconde Belgique, lorsqu'il fut vaincu à son tour par les Romains et forcé de repasser le Rhin. Le souvenir de ce combat nous a été conservé par Sidoine Apollinaire, poète latin qui florissait au cinquième siècle. « Les Franks, » dit-il, s'étaient avancés jusqu'au bourg Helena pour nous » attaquer, et avaient placé leur camp vis-à-vis du nôtre, sur » des collines près d'une petite rivière, se contentant d'en » fermer les abords par des chariots à la manière des bar- » bares. Heureusement, notre général Aëtius ayant appris » qu'ils devaient célébrer le mariage d'un de leurs chefs » pendant la nuit, commanda aux légions de se tenir prêtes » à marcher dès que la lune serait élevée dans le ciel. Le » moment venu, nos soldats débouchèrent en files serrées et » au pas de course, par une chaussée étroite qui longeait la » rivière, et tombèrent à l'improviste sur les ennemis : les » Franks n'eurent pas même le temps de prendre leurs armes » et de former leurs lignes; nous les mîmes en pleine déroute

» et nous en fîmes un grand carnage. Tous les mets qui res- » taient de leur festin, et de grands plats parés de guirlandes » de fleurs tombèrent en notre pouvoir, ainsi que leurs ba- » gages, les chariots et même l'épousée, qui était blonde et » qui fut réservée pour la couche du général. » Clodion reprit plus tard une revanche éclatante; pendant qu'Aëtius était occupé à combattre les Visigoths, les Bourguignons et d'autres peuples de la Gaule, qui étaient constamment en révolte contre les Romains, il repassa le Rhin avec de nouvelles bandes, traversa les grandes forêts qui séparaient la Belgique de la Gaule, fit la conquête des villes de Tournai et de Cambrai, et s'empara même d'Amiens, qui devint sa capitale. Il mourut quelques années après, en 449, laissant la tutelle de ses petits-fils à Mérovée, que des historiens supposent être son frère et d'autres son parent éloigné.

Dès que Clodion eut fermé les yeux, l'ambitieux Mérovée se créa dans l'armée un parti puissant qui le proclama chef des Franks au préjudice de ses pupilles. Ces infortunés et leur mère s'enfuirent à la cour d'Attila et vinrent implorer l'appui de son épée contre l'usurpateur; le roi des Huns prit les jeunes princes sous sa protection, et marcha contre Mérovée à la tête d'une armée formidable pour les rétablir sur le trône de leur père. A la nouvelle de l'approche du redoutable Attila, les Franks, qui n'étaient point assez forts pour leur résister, s'empressèrent de contracter une alliance avec Aëtius et de réunir leurs troupes aux légions romaines. Attila n'en poursuivit pas moins sa route, et vint attaquer les armées confédérées des Franks et des Romains, dans une plaine située près de Méry-sur-Seine, à six lieues au-dessous de

Troyes. La bataille fut sanglante ; les anciennes chroniques affirment que trois cent mille guerriers vainqueurs et vaincus restèrent sur la place ; les Huns furent mis en déroute ; mais quoique victorieux, les Romains et les Franks avaient éprouvé des pertes si considérables, qu'au rapport de Grégoire de Tours, le général Aëtius et Mérovée employèrent plus d'un mois à enterrer leurs morts. Cette victoire fut très-favorable à l'usurpateur, en ce qu'elle mettait les Romains et les Huns dans l'impuissance de s'opposer aux envahissements qu'il projetait. Mérovée rassembla à la hâte de nouvelles bandes et s'empara du territoire de Mayence, de la Picardie, de la Normandie et de presque tous les domaines qui forment l'Île de France ; il mourut après un règne de dix ans.

Childéric, fils et successeur de Mérovée, voulut abuser des femmes et des filles de ses guerriers, et fut chassé honteusement de sa patrie. Il se réfugia alors à la cour du roi de Thuringe, dont l'épouse, nommée Basine, se chargea du soin officieux de consoler le coupable fugitif. Plus tard, grâce aux intrigues de ses partisans, lorsque Childéric fut rappelé en France, cette nouvelle Hélène abandonna pour le suivre son mari et ses enfants ; cette femme adultère donna le jour à Clovis I^{er}. Comme l'adversité est la meilleure école pour les princes, Childéric avait appris dans ses malheurs que les trônes ne sont point inébranlables, et dès lors sa domination fut douce pour les peuples.

Clovis, premier roi chrétien, possédait toutes les qualités d'un héros barbare ; il était féroce, intrépide et ambitieux ; il se convertit par politique, comme le démontre Mézeray : « Cette conversion, dit-il, lui était très-nécessaire pour con-

» tenir les Gaulois, qu'il avait subjugués, et pour attirer les
 » peuples soumis aux Goths et aux Bourguignons, qui souf-
 » fraient impatiemment la domination de leurs princes,
 » partisans des dogmes d'Arius. » Pour achever d'écraser la
 puissance des Romains, qui, affaiblie de tous les côtés, ne se
 soutenait plus dans les Gaules que par ses rapports avec
 les provinces lyonnaises, le roi frank, en politique habile, fit
 enlever Clotilde, nièce de Gondebaud, tyran de Bourgogne,
 et l'épousa pour établir ses droits sur les provinces romaines.
 Cette jeune princesse, que l'Église honore comme une sainte,
 donna un exemple terrible de sa cruauté, lorsqu'elle s'é-
 chappa de la cour de son oncle ; elle fit massacrer par son
 escorte les habitants des villages qu'elle traversait et livra
 aux flammes leurs malheureuses chaumières, pour venger,
 disait-elle, ses frères et son père, tués par les Bourguignons.

Clovis, devenu le plus puissant prince des Gaules par les
 avantages qu'il avait remportés sur les Visigoths et sur les
 Bourguignons, voulut affermir ses conquêtes, et songea à
 réunir tous les Franks sous un même chef. Dans ce dessein,
 il massacra les capitaines qui prenaient le titre de rois, leur
 déclara une guerre d'extermination, empoisonna les uns, fit
 poignarder les autres ; il s'empara par trahison de Chararic,
 roi des Ripuaires Nerviens, et le condamna avec son fils à
 finir ses jours dans un cloître ; et comme le jeune prince
 voyait tomber les larmes de son père pendant qu'on lui rasait
 les cheveux : « Ces branches vertes renaîtront, dit-il, car le
 » tronc n'est pas mort, et Dieu fera périr celui qui les fait
 » couper. » Clovis, averti de ces paroles, que le désespoir
 avait arrachées à cet infortuné, s'écria : « Ils se plaignent de

» ce qu'on leur rase les cheveux, eh bien, qu'on leur coupe la tête ! » Et à l'instant ils furent décapités. Il fit également assassiner Rignomer, roi de Mons. Ensuite, joignant l'ingratitude à la cruauté, il séduisit les domestiques de Ragnachaire, son plus fidèle allié, et les poussa à trahir leur maître dans l'espoir d'une grande récompense. Puis, quand ce prince et son frère eurent été amenés en sa présence, Clovis insulta à leur malheur : « Avortons de notre race, dit-il, vous êtes indignes de descendre de Mérovée ! N'avez-vous point de honte de vous être ainsi laissé garrotter par vos esclaves ? Payez donc de votre sang la tache que vous avez faite à l'honneur de nos aïeux. » Au même instant il les assomma tous deux avec sa masse d'armes, en présence de ses capitaines et de son exécration conseil. Les misérables qui avaient livré Ragnachaire vinrent ensuite réclamer le paiement de leur lâche perfidie, se plaignant d'avoir été trompés par des bracelets de cuivre doré qu'il leur avait envoyés, au lieu de bracelets d'or qu'il leur avait promis. « N'est-ce pas assez que je vous laisse vivre ? leur dit-il ; j'ai profité de votre infamie, mais je hais la trahison. »

Par les conseils de ce monstre, Chloderic, fils de Sigebert, assassina son père ; et comme il venait réclamer le prix de son parricide, il fut massacré à coups de hache d'armes pendant qu'il se courbait sur un coffre rempli de sacs d'or et de pierreries. Après cet exploit, Clovis s'empara de Metz, sous prétexte de venger le meurtre de Sigebert.

Enfin la Providence fit justice de ce tyran, et Clovis mourut empoisonné. Ses quatre fils se partagèrent ses états, et surpassèrent encore les crimes de leur père.

SIXIÈME SIÈCLE.

HORMISDAS,

ANASTASE,
JUSTIN,
empereurs d'Orient.

54^e PAPE.

CHILDEBERT,
roi
de France.

Tableau des malheurs de l'Église. — Les prêtres excitent des séditions. — Martyre de saint Protère par ses diocésains. — Son cadavre est mutilé d'une manière honteuse. — Les cannibales déchirent ses entrailles et mangent son cœur. — Désordres à Antioche. — Les catholiques égorgent un nombre prodigieux de moines. — Leur sang fait déborder l'Oronte, et les cadavres arrêtent le cours du fleuve. — Révolte de Sabas. — Excès commis à Constantinople. — L'empereur écrit au pape pour la convocation d'un concile. — Réponse du pape. — Prétentions d'Hormisdas. — Les légats sont reçus avec de grands honneurs. — L'empereur refuse la condamnation d'Acace. — Seconde légation à Constantinople. — Le pape exige des évêques un anathème contre Acace. — L'empereur renvoie les Pères sans assembler le concile. — Requête des moines de Syrie. — L'empereur Anastase est tué par la foudre. — Règne de Justin, prince ignorant et catholique. — Les orthodoxes poursuivent à outrance les malheureux hérétiques. — Réunion des deux Églises de Constantinople et de Rome. — Dorothee, évêque de Thessalonique, s'oppose à la réunion. — Les légats du pape sont maltraités. — Hormisdas condamne la doctrine des moines de Scythie. — Fameuse contro-